CAHIERS DU SUD

Tome XXVIII — 2me Semestre 1948

35me Année N° 290

SOMMAIRE

•

VISAGE DE GROETHUYSEN

ESSAIS

CHRONIQUES

LES LIVRES

Essais :

Poésie :

Le Roman :

Variétés :

Spectacles :

●

LE FESTIVAL MOZART D'AIX-EN-PROVENCE :

Les délices du Festival, par Pierre Guerre.
Les Concerts, par A. Nikiprowetsky.

Le Festival d'Avignon, par Henri Fluchère.
Soir de l'Homme, par J. B.
Echos.

CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur : JEAN BALLARD

●

Comité de Rédaction

LÉON-GABRIEL GROS, *Rédacteur en chef*
JEAN TORTEL, TOURSKY, A. BLANC-DUFOUR, PIERRE GUERRE
Secrétaire de rédaction : JEAN LARTIGUE

●

Correspondants

JOË BOUSQUET (Carcassonne), E. DERMENGHEM (Alger)
FÉLIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

●

ADMINISTRATION-RÉDACTION
10, Cours du Vieux-Port, MARSEILLE.
Tél. : DR. 53-62 ● C.C.P. Marseille 137-45

Publicité littéraire
Néo Publicité, 71, Rue des Saints-Pères, 71 — Paris (VIe)

Dépôt et distribution à Paris :
28, rue du Four (6e)

ABONNEMENTS

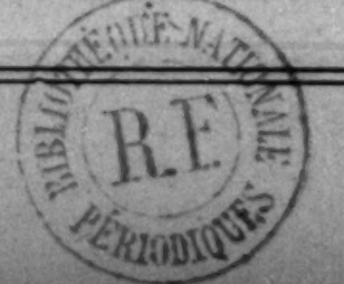
France et Colonies ...... Un an (6 nos) 750 frs
Le numéro, 140 francs

Etranger .... Un an (6 nos) 975 frs
Le numéro, 175 francs

Le Directeur reçoit le Mercredi, de 18 à 20 heures

●

La revue ne renvoie les manuscrits non insérés que si l'auteur y joint une enveloppe timbrée à son adresse



CRITIQUE

REVUE GENERALE DES PUBLICATIONS
FRANÇAISES ET ETRANGERES

SOMMAIRE NUMERO 30 : NOVEMBRE 1948

NOTES

(La seconde partie des Etudes Pascaliennes d'ALBERT BÉGUIN sera donnée dans le numéro 31).

Des Etudes originales
donnant la substance des meilleurs Livres

CALMANN-LEVY, Editeurs - 3, rue Auber - PARIS (IXe)

Téléphone : OPEra 08-02

VERS

le **MAROC** et

le **SÉNÉGAL**



MARSEILLE
90, Bd des Dames

PARIS
43, Rue Lafayette

J. TONELLI

-- 1 --

LE PREMIER CONGRES D'ETUDES CATHARES

Notre époque est celle des contrastes. Si, d'une part, elle nous assujettit à une existence lourde d'exigences, elle pose aussi à notre esprit des problèmes essentiels que les événements amplifient. L'homme d'aujourd'hui, pris entre le besoin de connaître et le besoin d'agir, n'a pas trouvé son équilibre, et les grandes questions du mal et de la souffrance, de la destinée et de la liberté revêtent pour lui, en un temps aussi troublé, une importance nouvelle. C'est pourquoi le congrès qui s'est tenu à Ussat-les-Bains, en Ariège, du 5 au 8 Août dernier, a présenté un intérêt particulier. Ce premier Congrès d'Etudes Cathares (du mot grec *Catharsis* : pur) organisé par l'Institut des Etudes Occitanes de Toulouse, que préside Jean Cassou, portait sur l'origine du Catharisme ou doctrine albigeoise. Un public nombreux, venu de régions différentes de la France et de l'étranger, s'était groupé à Ussat pour y entendre les conférences de Déodat Roché, le grand spécialiste des questions albigeoises — qui vient de publier un ouvrage fort documenté : *Le Catharisme* — et de René Nelli, écrivain languedocien, auteur d'études remarquables sur les Troubadours parues dans le numéro des *Cahiers du Sud* consacré au *Génie d'Oc*, et d'un essai sur la poésie : *Poésie Ouverte, Poésie Fermée.*

La première séance fut ouverte par René Nelli, qui situa le catharisme dans le mouvement philosophique, ancien et moderne, pour en montrer la profonde actualité : « Notre époque, une des plus sombres de l'histoire, a-t-il dit, pose pour nous, avec une acuité singulière, le dualisme du bien et du mal, dans la manifestation. Les événements de ces dernières années nous montrent l'homme descendant jusqu'au cœur même des Ténèbres, par la férocité qu'il a déployée en imposant sa volonté de puissance, son désir de dominer, son opposition hargneuse à tout ce qui peut le limiter. Les philosophies actuelles nous mènent à prendre une conscience aiguë des dualismes que la condition humaine fait apparaître. Elles acceptent lucidement des dualités avec les théories de l'absurde, ou bien elles essaient, avec la dialectique, de résoudre les contradictions. Là où la nature se montre presque toujours compatissante à la souffrance humaine, en se faisant anesthésiante au-delà d'un paroxysme, l'homme s'acharne à prolonger cette souffrance avec un raffinement vraiment démoniaque. Il semble que l'homme ait cessé d'être guidé par le bien et que la Providence le laisse s'aventurer dans le chemin de la perdition. Livré ainsi à lui-même, il est mis en présence de l'irréductible antagonisme entre le bien et le mal et d'un choix qui lui permet de devenir le créateur de son destin ». Nelli explique que, pour le catharisme, l'homme édifie sa liberté justement en prenant conscience de cet antagonisme irréductible et en aspirant à se délivrer des attaches charnelles, du poids de la chute à travers ses vies successives. Les alchimistes disaient, à propos du poids de la chute : « Il faut que le subtil se dégage de l'épais ». Cet antagonisme entre le bien et le mal est fortement marqué dans la parole de Saint Paul aux Corinthiens : « Quelle communauté y a-t-il entre la Lumière et les Ténèbres ? ». Et encore : « Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu ». Et l'on sait que les Cathares étayaient leur enseignement sur les Textes, principalement de Saint Jean et de Saint Paul.

Prisonnier, tout d'abord, de la matière, l'homme s'en affranchit par une connaissance toute baignée de spiritualité, la Gnose, ou science supérieure. Cette connaissance est graduée, initiatique, et s'adresse à l'esprit de l'homme, à la partie d'origine divine qui est en lui. L'esprit n'a ni commencement ni fin. Seule l'âme est capable de se sauver, dans la mesure où elle se délivrera de la matière, de sa densité mortelle. Quant à la matière, elle est périssable et elle ne pourra subsister qu'en se transfigurant par l'Esprit. « Ce qui est corruptible n'héritera pas de l'incorruptibilité ». A la fin des Temps, la matière sera délivrée par l'homme lui-même. Dans l'éthique Cathare, le problème de la liberté est lié à l'union de l'âme et de l'esprit — séparés originellement — au terme des métamorphoses de l'homme. Si l'homme est nécessairement libre, il construit sa liberté au prix d'un long et constant effort : « Celui-là sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin ». Nelli termine son exposé par une longue citation du *Livre des Deux Principes* de Jean de Luggio, écrivain italien médiéval.

L'avant-dernier jour du Congrès, Déodat Roché traça les lignes générales de la pensée Cathare et Manichéenne, d'après les rares textes qui nous en ont été conservés : l'*Ascension d'Isaïe* et *La Cène Secrète*, documents cathares rédigés en latin, et les *Képhalaïas* ou *Chapitres*, de Manès, découverts à Tourfan, en Perse, il y a une dizaine d'années.

Selon Déodat Roché, les cathares n'étaient, pas plus que les manichéens, des dualistes absolus, mais ils situaient le dualisme dans la seule manifestation. Toute référence à l'Absolu, à une transcendance métaphysique, nous ramène nécessairement au monisme; c'est seulement dans le monde manifesté — le nôtre — que se déploient les dualités. La liberté créatrice de l'homme naît de l'antagonisme constaté entre le bien et le mal, le bien représentant l'aspect moral de la Lumière et le mal, l'aspect moral des Ténèbres. Ou encore, le Bien étant lié à l'amour et le Mal à la haine. A partir de ce dualisme ressenti doit s'édifier un plus grand bien, le bien volontaire, le bien conscient.

Roché compare aussi les deux ascèses catholique et cathare. En théologie orthodoxe l'enjeu d'une vie étant décisif, on trouve dans l'œuvre d'un Saint Augustin et des Pères de l'Eglise comme une impatience de gagner le ciel et d'en ouvrir la voie. Pour les cathares, l'idée de renaissance étant essentielle, la libération, par un détachement continu, se substituait à celle de la mortification forcée et s'accommodait plutôt de l'idée des stades à parcourir, au cours de la vie totale de l'homme, jusqu'à ce que celui-ci parvienne « à la stature parfaite du Christ ».

Les Troubadours ont été assez intimement mêlés au mouvement cathare. Deux causeries leur furent consacrées. L'une de René Nelli : *Troubadours et Cathares.* L'autre, de Nita de Pierrefeu : *Evocation des Troubadours.*

Si, à vrai dire, d'après René Nelli, les Troubadours n'étaient pas cathares, du moins étaient-ils influencés par leur doctrine. C'est surtout chez le grand poète d'Oc Peire Cardenal (XIIIe siècle) que l'on retrouve des propositions évidemment albigeoises, mais cela, dans un esprit profondément humain. « Donne-moi d'aimer ce que Tu aimes », dira le poète au Dieu qu'il implore.

Le Congrès se termina par deux causeries, l'une de Monsieur Gadal, qui, pendant cinquante ans s'est adonné à l'étude des antiquités des grottes de Lombrives et d'Ornolhac — près d'Ussat — où s'acheva tragiquement l'épopée cathare. Il traça un magnifique et émouvant tableau de l'ancien comté de Foix, en évoquant Esclarmonde et Loup-de-Foix, devenus légendaires. Il présenta à l'auditoire les trésors de son musée particulier.

Une autre causerie, faite par M. Delpoux, de Bordeaux, fit surgir du passé l'altier château de Montségur, dernière forteresse du sacerdoce et de la Chevalerie Cathares, à l'époque de la Croisade et la mort héroïque de ses défenseurs. Enfin, une journée à Montségur acheva le Congrès; nous pûmes y constater que les Beaux-Arts ont pris l'heureuse innitiative d'arrêter la ruine du château des Nuées par d'habiles restaurations. Mme Tricoire, de sa belle voix grave, récita pour nous, dans les ruines mêmes, un vibrant poème d'Oc de sa composition.

Les congressistes ont décidés, à l'unanimité, de se retrouver, l'année prochaine, pour approfondir l'étude d'une doctrine que les siècles ont voilé mais qui s'apparente, par certains aspects, aux problèmes actuels les plus pressants.

NITA DE PIERREFEU.

ROLF DURIG

Les querelles d'école m'ennuient. Le vocabulaire des critiques me déconcerte. La conversation des peintres me semble toujours moins « signifiante » que leur œuvre. Si j'excepte Baudelaire, Malraux et quelques très rares, ce que pensent les écrivains de la peinture me paraît vainement bavard.

Pourquoi donc commenterai-je la peinture que Rolf Durig vient de nous montrer à Paris, à l'Exposition « Les Mains Eblouies » de la Galerie Maeght, si ce n'est pour attirer l'attention sur une tentative qui proscrit, par son intensité, l'habituelle attention de surface que donnent critiques, peintres, littérateurs et gens du monde aux « jeunes talents d'avenir ».

Arrivant de Berne où il s'imprégna des leçons de Van Meulenen, Rolf Durig est étranger aux discordes de clan de la capitale mais non aux grands courants qui partagent l'Art Moderne.

Aussi son œuvre veut-elle réconcilier à force d'ardeur, de sensualité et même de sauvagerie (les meilleures toiles de cet artiste qui n'a presque jamais quitté la Suisse ont des couleurs empruntées aux paysages tropicaux), l'art abstrait et la peinture figurative.

Sensible à l'effort de l'école française de Manet à nos jours, Durig a subi plus qu'un autre le prestige d'un Gauguin et l'influence d'un André Marchand.

Cependant, assimilant ces exemples excellents, la force et la sincérité si vives de son tempérament s'imposent.

Portraits et Paysages, hauts de couleur et enchevêtrés de lignes — comme si pour pénétrer son propre secret le peintre devait suivre en quelque obscur labyrinthe le fil qu'il dessine sur sa toile — éclatent d'un amour passionné de la vie.

Je connais Durig : c'est un garçon de vingt-trois ans, timide, d'une grande et noble simplicité de gestes et de propos, dont le visage paisible s'éclaire d'un regard profond. Là se comprend la passion dont témoigne son œuvre.

Et n'est-il pas réconfortant que parmi tant de jeunes artistes dévorés d'inutile abstraction, nous vienne du pays des glaciers et de l'air pur, un appel aussi irréfutable que celui d'un peintre dont chaque tableau semble être un acte d'amour ?

RENÉ TAVERNIER.